

Allegro e presto

Autor(en): **Boyon, Jérôme**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): - **(1998)**

Heft 115

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-847698>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Allegro e presto

Paris, Berne, Bellinzona, Zürich, (Genève), Paris. La visite d'Etat de Jacques Chirac en Suisse s'est déroulée sur un tempo tessinois, conjuguant austérité et pragmatisme alémanique. Malgré la grisaille à l'arrivée à Berne, rien de nature à troubler le « beau fixe » des relations franco-suisse.

Quelques contentieux évoqués dans l'anti-chambre des Bilatérales et deux invitées d'honneur attendues : l'économie, l'Europe.

Jérôme Boyon

Berne, 28 octobre, 15h34. Autant en emporte le vent sur la Bundesplatz. Les 26 drapeaux claquent au fronton de la Chancellerie. Les mâts pavoisés aux couleurs de Berne et de la Suisse menacent à chaque bourrasque de perdre leurs hampes. Le Conseil fédéral au complet s'est scrupuleusement aligné sur Flavio Cotti, tandis que la fanfare fait ses dernières manœuvres sur un air de big band. Une rafale s'amuse à soulever le tapis de cérémonie. Côté ouest, un peintre zürichoïse prépare patiemment sa toile, au milieu des photographes en quête de l'angle idéal. Un attroupement s'est créé autour de l'artiste : *"J'étais à Montmartre quand j'étais jeune. Depuis, j'aime poser mon chevalet et peindre sur le vif"*. Le tableau fait écho au décor de la place, plutôt terne sous la grisaille. Le vent a forcé le *Mystère* de la présidence française à se poser à Klotten, mais le cortège du chef d'Etat français vient de déboucher sur la place, par la Bundesgasse. Après l'heure solennelle des hymnes nationaux, le tandem Chirac-Cotti passe rapidement en revue une compagnie de jeunes recrues de l'école de DCA d'Emmen. *"Ja, gärrn"* : le slogan de la Banque cantonale bernoise, trônant tout sourire et bras ouverts sur une grande bâche surplombant la Bundesplatz ne suffit pas à réchauffer l'atmosphère. Seuls quelques

centaines de badauds, Bernois ou Suisses de passage dans la capitale, sont accoudés aux barrières, placides. *"Il y a peu de monde, comparé aux dernières visites de la reine d'Angleterre ou de la reine de Hollande. Est-ce la faute du nucléaire ?"*, note avec un fort accent alémanique le premier huissier de la Chancellerie, en tenue d'apparat, bicornes, cape et sabre au côté. N'est-ce pas plutôt le signe de cette réserve de toujours de notre pays pour les grandes mises en scène de l'Etat ?

Troisième du siècle

La visite du président Chirac, malgré ses airs de course contre la montre (à peine une trentaine d'heures et trois étapes principales

à Berne, Bellinzona et Zürich, même si les visites aux pays voisins excèdent rarement cette durée) avait de quoi figurer dans les annales : d'abord, ce n'était que la troisième visite d'Etat d'un président français au XX^e siècle, après Armand Fallières en 1910 et François Mitterrand en 1983. Ensuite notre Suisse est plutôt avare de ces réjouissances, puisqu'elle n'autorise qu'une de ces visites par an et n'en fait aucune à l'étranger. Enfin, l'année du cent-cinquantième plaide pour une rencontre historique de deux *"peuples de la liberté"*. L'entrevue, loin d'être, comme y invitent les textes, une *"visite au peuple suisse"*, aura plutôt tourné à l'affaire rondement menée, dans les règles de l'art horloger. On savait Jacques Chirac moins au fait de la



Suisse que son prédécesseur François Mitterrand. Il reconnaissait volontiers connaître surtout la Genève internationale - lieu de ses dernières visites à l'ONU (1995) et à l'OIT (1996) - et la Suisse des sommets, ce qui ne devait pas l'empêcher de partir "soleil au cœur". Au pays de Guillaume Tell, chacun se devait de préparer ses cibles. La veille du départ, l'Élysée avait annoncé des intentions pragmatiques : l'impasse délibérée sur la Suisse romande serait une claire priorité donnée à la Suisse alémanique et au Tessin, pour des raisons évidentes de rééquilibrage des échanges économiques (à l'heure actuelle, 75% des échanges franco-suisse se font avec la Suisse romande alors que 75% de la puissance économique est située outre-Sarine). Un thème que Jacques Chirac ne manquera pas de décliner avec les formes tout au long de sa visite : "Il nous faut remédier à notre trop faible présence en Suisse alémanique et au Tessin, sans rien enlever à la fraternité naturelle qui nous lie à la Suisse romande." Le président français n'aura en fait qu'officiellement évité la Suisse romande : en grand passionné d'arts primitifs - qu'il préfère dire "premiers" - et à quelques jours de son départ pour l'Amérique centrale, il n'aura pas résisté à la tentation d'une visite privée de l'exposition d'art précolombien *Terre des Dieux* au Musée Rath.

L'équation de la visite était en tout cas posée d'entrée de jeu. La composition de la délégation française l'attestait : en première ligne, outre le ministre français des Affaires étrangères Hubert Védrine, Pierre Moscovici et Jacques Dondoux, en charge respectivement des questions européennes et commerciales. Même si l'ensemble des contentieux en souffrance aura été évoqué dans la salle des Miroirs du Bauernhof, la rencontre se voulait marquée du double sceau de l'Europe et des relations d'affaires. Jacques Chirac n'était pas, pourtant, escorté par son traditionnel cartel de patrons : "La Suisse n'est quand même pas un marché émergent", faisait justement remarquer l'ambassadeur de Suisse en France



Bénédict de Tscharnern à quelques jours du départ. La culture fermait la marche, campée par un homme en noir, silencieux : l'architecte Jean Nouvel, qui mène actuellement de front deux chantiers suisses à Lucerne et Winterthour.

La Berezina à Bellinzona

Economies de tourisme et de culture, point trop d'honneurs, chacun avait étudié sa posture. Mais pouvait-il y avoir entre la France et la Suisse autre chose qu'une visite courtoise, de bon ton entre deux pays dont les relations sont "propres en ordre", de l'avis même de Flavio Cotti - "quand tout va bien, à quoi bon faire des cérémonies" ? Au deuxième et dernier jour de la visite, les échanges devaient prendre une autre tournure : plus aérée, plus détendue, plus intime aussi. Jacques Chirac se rendait sur les terres tessinoises de son hôte, accompagné de la présidente du Conseil d'État du Tessin Marina Masoni. L'austérité de la pierre brute du Castelgrande de Bellinzona, choisi comme cadre de cette petite partie de campagne, contrastait singulièrement avec la chaleur des paroles échangées au moment des discours entre le président français d'un côté, le président du Conseil fédéral et la "senorina" de l'autre. En

attendant le mot de la fin, sabré au clair par la *Milizia napoleonica della valle di Blenio*. Une petite tranche d'histoire vivante, pour rappeler l'engagement des Suisses au côté de Napoléon. Les Tessinois de la Grande Armée s'étaient juré à la Berezina de reprendre chaque année leur tenue de combat s'ils rentraient au pays sains et saufs. Ainsi fut fait. Les miliciens de 1998 rappelaient de vive voix au président Chirac cette promesse tenue, avant de se retrouver en coulisse, dans les murs du Castelgrande, autour de quelques bouteilles de Merlot. Un des miliciens : "À l'époque, les recruteurs français avaient utilisé tous les moyens pour lever des troupes dans le canton, y compris celui de saouler les jeunes qui ne se montraient pas suffisamment volontaires." À l'extérieur, Jacques Chirac et Flavio Cotti profitent un instant des lieux et de la vue : un tour de la forteresse, une courte visite de ses salles d'exposition, quelques regards aux montagnes et vallées environnantes, quelques saluts de la main du président français aux Tessinois venus l'accueillir sur leurs terres avant la redescente vers Ascona. C'est là que les deux hommes devaient grimper à bord du *Piemonte* pour une petite croisière récréative sur le lac Majeur, à destination de Locarno. Jacques Chirac, soucieux de l'enseignement du français en



Sepp Blatter et Michel Platini, le président français a repris son habit de premier entrepreneur de France. L'occasion de rappeler l'étroitesse des liens

FMI trop peu "décisionnel". Plus loin le rôle d'assistance de la Banque mondiale, des banques de développement et de l'Europe envers les pays en crise, l'appel, au passage, à un nouveau Bretton Woods, à l'assainissement du secteur bancaire, à une plus grande transparence des flux financiers...


Quand la Suisse s'éveillera

Suisse italienne, avait tenu à rencontrer à bord les présidents des alliances françaises du Tessin. La balade, rare occasion de détente dans un emploi du temps au cordeau, fut aussi l'occasion de quelques complicités : *Le Temps* racontera quelques jours plus tard dans ses colonnes que les deux hommes étaient passés tout près d'une baignade improvisée. De quoi faire oublier l'infortunée messe basse "qui est ce Cotti ?" que Jacques Chirac avait laissé échapper quelques années plus tôt à Genève, par la faute d'un micro indiscret.

Cordialité, rapprochement des hommes, au-delà des discours exercés, chacun aura fait le nécessaire pour faire entendre ses messages : pour Flavio Cotti, obtenir le soutien de la France pour la candidature de Sion aux jeux Olympiques 2006 mais surtout son appui vis-à-vis de l'Allemagne, qui prendra la tête de l'Union européenne l'année prochaine, pour hâter la conclusion des négociations bilatérales. Jacques Chirac aura pour sa part joué un double jeu de la séduction. Avec prudence sur l'adhésion à l'Europe, que la Suisse ne peut qu'engager "à son rythme", en ouvrant grand la porte des coopérations économiques (NLFA, TGV, Airbus...). Enfin et surtout, à son habitude, en direction des milieux d'affaires. Le fait que la conclusion de sa visite ait lieu devant le Vorort, à l'invitation de son tout nouveau président Rudolf Ramsauer, était un vœu formulé de Jacques Chirac. Devant la fine fleur des capitaines d'industrie alémaniques, parmi lesquels on pouvait apercevoir le tout dernier ticket gagnant de la FIFA,

économiques franco-suisse : la France se pose, avec 11,5% de parts de marché, en deuxième client et fournisseur de la Suisse, derrière l'Allemagne. Et Jacques Chirac de faire parler les chiffres : "La Suisse, c'est aussi pour nous Français 200 000 emplois, 45 000 résidents, 75 000 travailleurs frontaliers, 30 000 emplois dans les filiales d'entreprises suisses en France, 1 000 filiales suisses en France, dont 400 implantations industrielles contre 200 filiales françaises en Suisse". Mais, plus rapidement que prévu, le discours présidentiel aura quitté les Alpes, dans le sillage du titre choisi pour sa présentation, "La Suisse, l'Europe, l'Economie mondiale", pour planer sur des enjeux plus vastes : un nouveau plaidoyer en faveur de l'euro ("une bonne nouvelle pour la Suisse"), les risques de la mondialisation, la refonte d'un

Face aux entrepreneurs de Suisse alémanique, Jacques Chirac avait à cœur, dans la pure tradition de l'universalisme français, d'inviter la Suisse à partager les défis de l'Europe et du Monde. Conscient qu'au-delà des seuls intérêts économiques de la France, les milieux d'affaires alémaniques auront un rôle à jouer quand la Suisse s'éveillera.

Au moment où Jacques Chirac quittait le Grand Hôtel Dorder et les rives de la Limmat, comment ne pas se souvenir des premiers mots échangés la veille, dans la salle des pas perdus du Palais fédéral. Au pupitre, face à son hôte entouré du Conseil fédéral au complet siégeant en cercle, Flavio Cotti ironisait sur les "lenteurs" suisses, rappelait quelques étonnements du président Fallières en 1910 : "le Président de la Confédération n'est élu que pour un an et il ne touche que dix-huit mille francs par an ! (...) C'est extrêmement curieux que l'on puisse vivre si longtemps à côté d'un peuple voisin en l'ignorant d'une façon aussi complète". Au terme de ses deux jours en Suisse, gageons que Jacques Chirac se sera au moins rangé à l'avis de son lointain prédécesseur. A sa descente du train qui le ramenait en dix heures de Berne à Paris, Fallières avait déclaré à l'époque : "Je reviens absolument enchanté de chez vous. Je croyais que les Suisses étaient des gens peu expansifs et ne montrant pas facilement leurs sentiments. Je n'aurais pu imaginer un accueil aussi cordial, aussi chaleureux (...). J'en conserverai le souvenir le plus charmant." 

Aparté

Au cours d'une réception à l'hôtel Bellevue, en l'honneur de la communauté française de Suisse, illuminée par la présence du peintre Balthus, citoyen depuis 1977 de La Rossinière, Jacques Chirac devait livrer quelques mots en particulier à l'attention des Suisses de France : "Au moment où je viens saluer la communauté française en Suisse, je ne peux pas ne pas penser à la communauté suisse en France qui est à la fois extrêmement importante, extrêmement dynamique, et à laquelle je tiens à dire toute ma reconnaissance et toute mon amitié".